

LA PORTE DU DÉPANNEUR



Premières et dernières pages
signées par
Martin Gravel

Avec la collaboration et la complicité de
Guylaine Bélanger
Clémence Decroix
Claude Geagea
du collectif *Les Jongleries de Circonstance*

XV^e course à relais — Été 2021
***Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)***

Je ne me souviens plus exactement la date à laquelle on a commencé à barrer la porte du dépanneur, mais c'est clairement à ce moment que tout a changé, c'est à ce moment qu'on a compris ce qui se passait.

Ding...!

Agghhhghh...

— Maudit ! Herman, t'as pas barré la porte encore une fois ?!

Schlack... Schlack... Schlack...

— Cibole ! Maudite hache de marde...!

— Mets-y du bras...

Schlack... Schlack...

— Batinse ! J'en reviens pas comment c'est dur un crâne...

— Tu frappes comme une moumoune, j'crois.

— Non, non... C'est vraiment la hache...

Schleugh...

— Bon, je l'ai eu !

Silence...

— OK. Ben va barrer la porte pour qu'on soit tranquilles.

J'ai barré la porte. J'ai tout le temps eu de la misère à barrer les portes. C'est un concept que je ne comprends pas. D'où je viens, on ne barre pas les portes. Tout le monde est bienvenu. T'as besoin de quelque chose ? Viens chez nous que je me dis. On se connaît tous. Pourquoi je barrerais mes portes ?

— Montre-la-moi, ta hache.

— Tiens. Regarde la lame...

Juliette regarde la lame de la hache sans être trop convaincue.

— C'est pas la lame la plus aiguisée mais elle est ben correcte. Faut tu y mettes du bras, c'est toute !

— Ouain, chus comptable moi, pas une ancienne nageuse olympique !

Juliette rit, moi aussi, ça nous fait du bien.

— Toi non plus, t'es pas le plus aiguisé à ce que je vois.

— Mange d'la mar...!

Ça cogne à la porte.

On se regarde, Juliette et moi. On ne connaît personne dans ce monde. Dans ce nouveau monde...

On va voir par la vitre, on ne voit rien jusqu'à ce qu'on entende:

— Ici ! Plus bas...!

On baisse les yeux : un minuscule personnage nous regarde. Je dis minuscule parce que du haut de mon 5 pieds 7 et du 5 pieds 9 de Juliette, on baisse pas mal la tête pour le voir, lui.

On ne sait pas quoi faire. C'est la première fois qu'on voit quelqu'un.

— Laissez-moi entrer, je vous ai vu entrer tantôt.

Juliette et moi, on se regarde encore, je hausse les épaules, elle fait de même. On ne sait pas si on devrait le laisser entrer...

Soudain on entend du bruit dehors. On jette un œil par la fenêtre.

Le petit homme est encerclé, et tout se passe à la vitesse de l'éclair ! En effectuant une rotation, il lance une étoile de Ninja dans le front du premier, plante sa machette dans le crâne du second, sort une arbalète de je ne sais où et tire une flèche dans la gorge du troisième et avec un 12 coupé, tire un coup en pleine face du quatrième. Ils sont tous par terre...! Il va tranquillement reprendre sa machette pour couper la tête du premier et du troisième.

C'est maintenant quatre corps inertes qui encerclent le petit bonhomme. Il nous regarde. Il hausse lui aussi les épaules.

— Laissez-moi donc entrer, s'il vous plaît.

Je débarre la porte et la rebarre aussitôt qu'il a franchi le seuil.

— Octave Beaulieu.

Je suis bouche bée. Il est calme comme ça ne se peut pas. Moi je suis encore sous le choc d'avoir vu une scène digne d'un film.

— Vous avez des noms ?

— Oui, oui... Moi, c'est Herman et elle, c'est Juliette.

Il se débarrasse de son arsenal. Il semble plus armé que certains petits pays.

J'ose : « Mais qu'est-ce qui vient de se passer ? »

— Ben, vous n'ouvriez pas ! Fallait je me défende...

— OK, je comprends, mais...
— Non, mais c'est l'fun en *papourrire*, hein ? Trippez-vous autant que moi ces temps-ci ?
Non, clairement pas...

Deuxième partie — *Guylaine Bélanger*

BANG !!!

— C'est quoi, ça ?!!!
Je suis à quatre pattes sous le comptoir alors que Juliette et le petit monsieur Beaulieu continuent leur conversation comme si de rien n'était.
Agacé, il se tourne vers moi...
— Ça ? C'est soit un oiseau, soit un parachutiste... Allez donc savoir...
Visiblement agacé par ma question, il retourne à Juliette et expose le but de sa visite.

— Je veux le *Cette Nuit*. Celui de la semaine...
Très néo-marchande de quartier, Juliette passe à l'arrière-boutique et revient, revue à la main.
Le sourire d'Octave Beaulieu se transforme en effroyable rictus. Il trépigne sur place, arrache des mèches de ses cheveux mauves déjà clairsemés. Il se couche par terre, se met à faire le bacon.

C'est franchement assez épouvantable...
Juliette nous domine tous.
Elle sort lentement son tube de rouge à lèvres afin de bien se distinguer du pitbull qui gronde en elle : « Bon. Suffit ! C'est assez ! »
Ça fait son petit effet.
Elle semble sur le point ou de mordre ou de lui asséner la paire de gifles allant de pair avec l'avertissement.

Le petit homme renifle et parvient à dire entre deux hoquets.

— Y'é où ?

— Quoi ?

— Le ca – dôôôô ! Le *Zourlizou-28* mauve ?! J'le veux. Pour ma collection.

— Ben, je l'ai pas. J'l'ai pu... Y'a un « vandale » qui l'a volé. Regardez : petit coup de canif et « Hop ! ». Disparu.

Elle pose sur moi un regard accusateur. On n'a encore eu aucun client et on déçoit le premier qui se pointe. Son âme subitement mercantile m'en veut terriblement.

ZIPPP !

Bruit étrange. Paralysant !

— C'est QUOI, ça ?

— Ben rien qu'à entendre, on voit ben...

Je vois rien, moi ! Rien de rien !!!

Notre étrange client, encore irrité et frustré, s'énerve.

— C'est soit un zipper de jeans, soit celui d'une combinaison de parachutiste. Bref, c'est le zipper de quelqu'un qui veut faire pipi.

— Pipi ? Dans MA toilette immaculée ? Sans MA permission ?

Juliette fonce vers le cabinet d'aisance séparant le dépanneur de notre cinq et demi.

Histoire de faire la conversation, après tout, c'est un peu le rôle d'un bon commerçant, je lui lance :

— Les 27 *Zourlizous*, vous les avez vraiment tous ?

— Du premier à l'avant-dernier puisque ma collection est fichue à cause de votre sale vandale. Si je le trouve, je le trucidé...

Je trouve que la conversation prend un tour déplaisant. Je le lance donc sur une autre piste.

— Et les armes ? Vous en avez toujours beaucoup des comme ça, sur vous ?

— Ça ? C'est rien. Je suis sorti un peu vite, ce matin. Je voulais... MON *ZOURLIZOU-28* mauve...

Le voilà qui se remet à pleurer et à faire des bulles avec son nez.

J'ouvre une boîte de papiers mouchoirs. Juliette dira que je mange les profits mais...

Il me regarde. Furieux. Renifle un bon coup. Déglutit.

J'ai comme un peu la nausée, tout d'un coup.

— *Hi, there!*

Juliette, transfigurée, ramène un parachutiste en combinaison lilas.

— Y parle juste américain mais... on pourrait le mettre dans la vitrine. Là !
Y'é pas lette pantoute ! Ça va nous attirer d'la clientèle féminine, ça, c'est sûr !

J'vous jure ! Le commerce, Juliette a vraiment ça dans le sang !

— Pis y'é déjà propre ! Y lavait la toilette quand je l'ai trouvé.

— C'est bien beau, la déco, mais ça ne règle pas mon problème de *Zourlizou-28* mauve, ma petite dame.

Holala ! Juliette n'a jamais, mais alors là, jamais accepté qu'on la prenne de haut. Elle se redresse de toute sa hauteur, à laquelle viennent s'ajouter ses cheveux dressés sous l'effet de la colère.

— Vous voulez que je vous dise où vous pouvez vous mettre votre *Zourlizou-28* MAUVE ?

Le petit homme qui vient tout juste de trucider quatre lascars en un tournemain s'incline devant la « déesse de la colère » qui se dresse devant lui. Il se penche. Lui baise les pieds.

— Madame, veuillez accepter toutes mes excuses. Je suis votre humble serviteur. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

Elle l'envoie fouiller les boîtes au sous-sol, lui donnant pour mission de trouver les guirlandes de Noël.

Comme Juliette étiquette tout et que ses boîtes sont scrupuleusement remplies, Octave remonte au bout de 26 secondes.

Alors, on installe le parachutiste dans la vitrine, orné des guirlandes lumineuses. C'est vraiment du plus bel effet.

Un attroupement commence à s'agglomérer devant la vitrine.

— Les gars... Allez retirer les cadavres qui encombrent l'entrée. Je pense qu'on va avoir une grosse journée devant nous.

Troisième partie – *Clémence Decroix*

Être seuls au monde avec Juliette, je l'ai rêvé de nombreuses fois.

Je dois bien avouer qu'il y a un côté romantique à la situation. Après tout, nous sommes ensemble, bien à l'abri dans notre magasin, et de temps en temps quand un mort-vivant s'approche, je protège ma dulcinée d'un coup de hache dans le crâne du hideux, tel un héros des temps modernes.

J'ai la certitude que même si la situation ne s'améliore pas dehors, ma princesse Juliette et moi ferons partis des survivants. Nous serons le casting final de cette série télé-apocalyptique dont nous faisons partie désormais...

Seulement voilà : avec Octave Beaulieu dans les parages, mon récit épique ne marche plus ! Ce gnome aux cheveux mauves m'a volé la vedette lorsqu'il est arrivé à la porte du dépanneur. Il a tué tous ces zombies en une seule inspiration, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Ce qui est assez inquiétant quand on y pense...

Le basculement dans ce nouveau monde est si récent que personne ne peut avoir eu le temps d'apprendre à manier les armes aussi bien... sauf s'il en avait déjà fait usage avant !

Et son numéro sur les revues, sa collection... Mais enfin qu'est-ce que c'est que ce gars-là ?!

En lui ouvrant la porte, a-t-on fait entrer le loup dans la bergerie ?

Et cette idée, avec Juliette, de faire une vitrine voyante ? On nage en plein délire !

J'interpelle Juliette et Octave qui admirent leurs beaux décors scintillants.

— Pourquoi voulez-vous attirer du monde avec cette vitrine ? N'allez-vous pas surtout attirer les zombies ?

— Il nous faut montrer qu'il y a des survivants ici, Herman. Nous avons trouvé Octave, si nous voulons survivre, il nous faut du monde !

Je jette un rapide coup d'œil à Octave au fond du magasin. Il est assis en tailleur, le dos appuyé contre le frigo, et feuillette les pages d'une bande dessinée.

— Je ne veux pas d'autre monde comme ce gars-là ! C'est un malade, Juliette, c'est clair ça ! Il a toutes les caractéristiques d'un psychopathe !

Juliette pouffe de rire.

— *Oh my God, Herman, come on!* Mais sérieusement, tu penses vraiment qu'on peut survivre juste à deux ici, au dep ? Ça fait deux semaines qu'on s'est enfermés ! Il va bien falloir qu'on en sorte un jour... La bouffe va vite diminuer.

— Elle diminuera bien plus si on laisse les gens rentrer ici !

Juliette s'assure qu'Octave n'a pas entendu. Il est imperturbable dans sa lecture.

Elle chuchote : « Il n'a encore rien mangé, il ne lit que des magazines ! »

— Mais enfin... ça viendra, Juliette.

C'est que je m'agace, là...

— Eh ben, on partagera. Moi ça me fait du bien de voir quelqu'un de vivant, de savoir qu'on n'est pas seuls. J'ai besoin de faire semblant que tout est normal, comme avant, même pour pas long, j'ai besoin de croire que la vie n'a pas changée !

Octave se lève et s'approche de nous.

— 'Scusez, mais je vas nettoyer devant la porte du dépanneur, moé !

Il avance vers la porte, mains gantées, puis il s'arrête, revient sur ses pas et nous lance.

— Dites, je pensais à ça tantôt : qui est-ce que vous aimeriez rencontrer en zombie ? Je veux dire, dans les personnes que vous avez connues avant, vous aimeriez voir qui ?

Juliette a les yeux écarquillés, et fait mine de chercher une réponse. Moi, j'ignore complètement ce gars-là, je regarde le bout de mes chaussures en me pinçant les lèvres.

— Euuuh... Je ne sais pas. Qui aimerais-tu croiser, toi ? lui répond Juliette avec de l'inquiétude dans la voix.

Peut-être qu'elle réalise qu'Octave est trop bizarre pour rester ici. Je vais enfin redevenir le seul et unique, yeah !

— Ça dépend des jours. Aujourd'hui, c'est mon entraîneur de hockey du secondaire. Hier, c'était mon ancien boss. C'est une technique que je vous donne pour tenir le coup dans ce monde fous ! Ça et les magazines, bien sûr ! Quand le monde est devenu ce qu'il est aujourd'hui, j'ai tout de suite pensé à la tête qu'aurait

ceux que j'ai connus il y a longtemps, à l'école, tout ceux que je n'aimais pas et ça m'a fait tellement rire ! Honnêtement, j pense que je tiens le coup juste grâce à ça ! J me dis qu'un jour, je vais affronter un zombie du passé et que je vais l'éclater ! C'est une deuxième chance ce qu'il se passe là, pour un gars comme moi !

Il pointe un doigt en direction du cagibi.

— Ça ne vous dérange pas si je prends le seau et le balai ? Ça fera plus propre devant la porte ! Jusqu'à la prochaine, haha ! Je compte bien remettre ça !

Octave passe la porte en riant. Quel drôle de personnage celui-là ! Il n'est quand même pas si fou finalement...

Quatrième partie – Claude Geagea

Je jette un coup d'œil à Juliette qui regarde pensivement à l'extérieur. Peut-être qu'elle pense déjà aux personnes qu'elle aimerait voir en zombies. Ce n'est pas une mauvaise idée d'imaginer ceux qu'on déteste se transformer en êtres dégoûtants, mais il faut être d'abord capable de les attaquer pour les éliminer à la manière *octavienne* ! Et ça, ce n'est sûrement pas moi qui serais le plus habile à le faire et Juliette le sait très bien.

Ahhh... Ce maudit Octave pourrait très bien devenir « Her Man » ! En tout cas, je pense que je voyage loin dans mes pensées qui ne sont fondées que sur des hypothèses branlantes. Du moins, je l'espère...

Octave sifflote en se mettant vigoureusement à la tâche. Il s'arrête de temps à autre pour danser le tango avec le manche du balai ou pour s'asseoir à califourchon là-dessus comme le fait une sorcière. D'autres fois, il le lève dans les airs pour le pivoter entre ses doigts courts et rembourrés. Juliette sourit en le regardant faire le spectacle.

On n'en a pas fini avec ses maudits spectacles de mar...

— *Hey, guys! I need to pee. It's urgent!*

— Hein ? C'est l'Américain qui a un besoin naturel. Herman, aide-le à sortir avant qu'il n'arrose la vitrine.

Après avoir fait sa commande, Juliette dirige de nouveau son regard vers Octave qui nettoie et tournoie dans son monde bizarre.

— C'était ton idée de le mettre là, ce n'est pas à moi d'en subir les conséquences.

— Voyons Herman, qu'est-ce qui t'arrive ? Ce n'est pas la fin du monde si je te demande de le faire.

— Ce n'est peut-être pas la fin du monde mais on est proche en maudit. Je vais lui mettre un seau devant lui. Qu'il pisse là-dedans...

Une femme dans la trentaine arrive à la porte du dépanneur et essaie de l'ouvrir avant qu'elle ne remarque la feuille qui dit de sonner pour entrer. Elle commence à se débattre avec la poignée quand elle voit Juliette lui pointer la petite affiche. Sans tarder, cette dernière lui ouvre la porte.

La femme entre en affichant sur les lèvres un sourire gêné:

— Bonjour, je voudrais commencer à fumer mais je ne sais pas quelles cigarettes choisir. Pourriez-vous m'aider s'il vous plaît ?

Juliette qui a pris place derrière le comptoir dit:

— Euh... Je n'ai jamais vraiment fumé mais je pense que les petites cigarettes à saveur de menthe ou de pêche seront bonnes pour vous habituer à le faire.

— D'accord, je prendrai celles à la pêche. Et ce petit briquet, s'il vous plaît.

— Bien sûr. Un Lotto Max avec ça ?

— Non merci. Je ne suis vraiment pas chanceuse alors ça ne sert à rien pour moi d'acheter un billet de loterie.

Juliette, en bonne vendeuse, lui sourit. La dame jette un coup d'œil intrigué sur l'Américain dans la vitrine puis décide de sortir sans rien dire.

— Il existe des gens bizarres dans ce monde. J'ai jamais cru qu'un jour je donnerais conseil à quelqu'un qui décide, comme ça, de commencer à fumer ! s'exclame Juliette.

Octave qui a fini le ménage extérieur profite de la sortie de la femme pour entrer par la porte encore ouverte.

— Une première cliente ? demande-t-il.

— Oui, enfin. L'Américain illuminé commence à faire effet !

Octave se dirige vers le cagibi pour déposer balai et compagnie. Juliette reste debout derrière le comptoir espérant voir arriver un nouveau client et moi, assis sur des caisses de BITT à TIBI, je regarde la hache que j'ai prise dans les mains sans aucune raison, comme ça, juste pour la regarder.

— Il nous faut une vraie arme dans ce dépanneur.

Juliette me regarde et avant d'avoir le temps de prononcer un mot...

Ding dong... Ding dong.

Cinq ados, trois filles et un gars, sont à la porte parlant fort et riant en regardant l'Américain dans la vitrine.

Je dépose la hache par terre avant de me lever pour les faire entrer.

- Yo *Man*, y a un gars dans la vitrine qui pisse dans un seau.
— Je l’sais ben, c’t un pisse-minute ! Je lui ai mis le seau proche.
— *Cool, dude!*

Les cinq ados commencent à sillonner les allées du dépanneur en continuant à jaser et rire. Juliette, aux aguets, observe leur va-et-vient en ne les quittant pas du regard.

Le dépanneur n’a jamais été aussi rempli de monde ! C’est peut-être vrai que l’Américain dans la vitrine attire la clientèle.

BANG, BANG, BANG.

— *Holy Mother of God!* crie l’Américain en sursautant.

Des bruits assourdissants venant du cagibi nous affolent.

Je cours vers ma hache pendant que Juliette, elle, accourt en direction des bruits infernaux qui ne cessent de nous marteler. On ouvre la porte de la petite pièce...

— OCTAVE BEAULIEU !!!

Finale – *Martin Gravel*

C’est un vrai carnage... Elle ne peut pas en croire ses yeux !

Figée sur place, elle ne bouge pas et aucun son ne sort de sa bouche.

Herman accourt, hache à la main pour sauver Juliette.

Et soudain ! Il voit, il ne peut en croire ses yeux...!

Devant eux, dans la minuscule pièce, le petit homme est couché par terre. Partout autour, des tas de miettes, des traces de crème sur les murs, des emballages de gâteau Vachon partout...! Sur le visage et le haut du chandail du nain, des traces de crème avec des miettes collées... On dirait une barbe de crémage au chocolat, se dit Herman.

— Mais qu’est-ce... que...?! s’exclame Juliette.

— Je trouvais ça drôle aussi, qu’il ne mange jamais rien ! de pousser Herman.

Il est clair que le diminutif ogre s’est empiffré jusqu’à en perdre connaissance.

Juliette empile les boîtes qui la dépassent un peu.

— Mais comment on peut manger tant de gâteaux en si peu de temps ?!

— Ouain, faut dire qu’y brûle du gaz pas mal. Quand y’est actif, y’é dur à suivre.

Au loin, on entend le bruit d’un jet jaune qui frappe le rebord de la chaudière.

— Un qui mange pis l’autre qui pisse... Ça va bien, dit Herman en déposant finalement la hache.

Après avoir vérifié les signes vitaux et nettoyé un peu le visage du glouton, Juliette et Herman font le ménage.

Du verre qui éclate leur résonne à l'oreille.

— *Whaaaaaaaaaaaaaat?* crie l'Américain avant de sentir la fine brise du dehors se frayer un chemin dans le magasin. Les trois filles du groupe d'adolescents ont lancé des cannes de bines dans la vitrine afin de la faire exploser, à la grande surprise de tous.

Juliette arrive sur la scène avant Herman, ce dernier étant moins rapide mais aussi parce qu'il a été cherché sa hache.

Les deux ados masculins prennent alors la parole, le plus laid en premier :

— Vous allez rester calmes et faire ce qu'on dit...

— Mais t'es malade ! s'exclame Juliette. Tu viens de donner accès au magasin aux morts-vivants !

— Pas tant non, on a juste à fermer la porte de la vitrine et il n'y a que l'Américain qui est en danger.

— Mais pourquoi ?

C'est maintenant le moins laid qui répond :

— Ben... C'est juste qu'il faut épurer un peu, on est pas mal trop dans le dépanneur et on va survivre plus longtemps si on réduit le nombre à... cinq, mettons !!!

— Non, ce n'est pas ça qu'il faut faire, faut se serrer les coudes, trouver des gens, survivre ensemble.

— Désolé, madame, mais notre plan, c'est pas ça.

Juliette, Herman et l'Américain qui ne comprend rien, sont subjugués. Finir comme ça... Les laisser entrer et se faire tourner le dos comme ça.

Une ado se met alors derrière Juliette et Herman et les pousse jusqu'au cubicule de la vitrine et ferme la porte derrière eux.

— Tu sais, ta hache, ça aurait été le temps de t'en servir, Herman...

— Shit ! Juliette, j'étais paralysé. Ils sont cinq. Tu voulais que j' fasse quoi ?

— Je ne peux pas croire...

Des bruits se font alors entendre au loin, des grognements. Dans leur cocon ouvert, les trois ont peur. Leur sang se fige quand on voit le premier mort vivant se pointer au coin de la rue.

— Je ne sais pas comment y font pour nous repérer... mais z'ont un sacré radar ! s'exclame Herman.

— *Those flesh eating bastards are gonna kill us!* hurle l'Américain avant de laisser sortir un jet intermittent... La nervosité probablement.

— Ouin, t’as raison, l’Américain. J’t’y en câlisserais ben une flèche à ce bâtard-là !
(à noter que l’anglais d’Herman est au même niveau que le français de l’Américain).

Trois zombies sont maintenant à 30 mètres du trio, c’est alors qu’on entend du bruit à l’intérieur du dépanneur.

— Herman... C’est Octave, je crois...

— Hein ? Où ça ?

— Je pense que c’est Octave dans le dépanneur...

— Oh... C’est peut-être plus nous qui sommes en danger ...

À l’intérieur du dépanneur, les cinq ados encerclent Octave.

Le plus laid lance un : « T’es qui toé ? »

— Moi, je suis... Comment pourrais-je te dire ça ...

— Donne-nous tes armes, lui crie un peu trop nerveusement le moins laid.

— Ouin... C’est ça, l’affaire. Moi, je suis un petit bonhomme armé jusqu’aux dents qui vient de faire un épisode de coma diabétique mais je me suis rétabli et j’ai un *rush* de sucre pas croyable...!

Les cinq ados se regardent, Octave décide de lancer sa réplique finale (eh bien... finale pour les cinq ados) :

— En fait... Je suis votre dernier et pire cauchemar !

F I N